

Le langage de la

peau

Les tatouages sont à la mode dans le sport et véhiculent un tas de messages. Essayons de les décrypter.

par Stéphane Héas et Yannick Le Henaff (*)

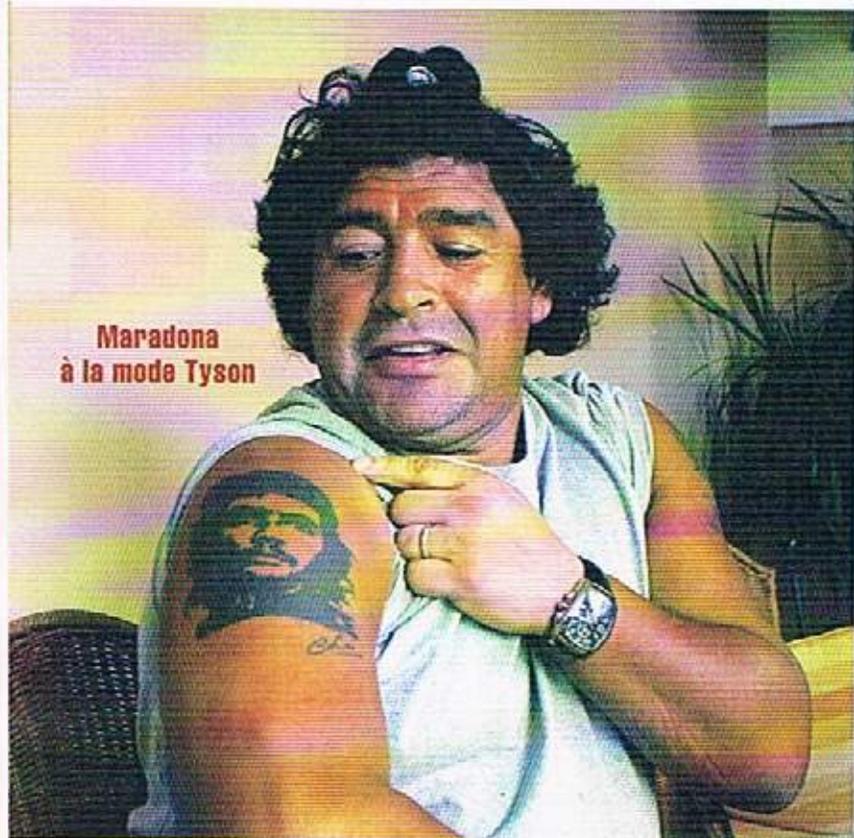
Qui n'a pas encore vu dans les tabloïds, sur Internet ou à la télévision les lettres "THEN" discrètement tatouées dans le bas du dos de Wayne Rooney? Elles font référence à une expression idiomatique d'un dialecte de Liverpool. Voilà qui renforcera encore le rôle de porte-parole des classes populaires, assumé -à son corps défendant?- par le jeune footballeur de Manchester. Son compatriote David Beckham a aussi choisi les tatouages pour accentuer encore un peu plus l'attention médiatique dont il est l'objet -la victime?- et consolider son image d'esthète du football. D'autres sportifs se font tatouer les prénoms de leurs enfants et/ou de leur épouse, agrémentés de représentations d'anges et de chérubins. Chez les basketteurs professionnels américains, le spectacle tégumentaire fait même désormais partie du show. D'après les enquêtes, les joueurs tatoués formeraient déjà plus de la moitié des effectifs (1). Toutes les parties du corps sont bonnes à investir: épaules, avant-bras, dos, cou, mollets,

etc. Par le biais de ces messages bariolés, plus exubérants les uns que les autres, les joueurs annoncent clairement la couleur à leurs adversaires. Les uns jouent la carte de l'agressivité en arborant des dessins d'animaux menaçants: lions, pitbulls ou requins. Les autres auront plutôt tendance à s'attribuer des pouvoirs magiques (le "S" de Superman) ou à suggérer graphiquement leur surpuissance sexuelle en se faisant tatouer, sur l'épaule par exemple, une pin-up lascivement juchée sur une Harley Davidson (2). Un classique! Certains ajouts marquent encore plus le côté rebelle avec des inscriptions comme "Man of Steel" ("Homme d'acier") ou "Against the Law" ("contre la loi"). La dangerosité présumée de la personne s'exprime aussi

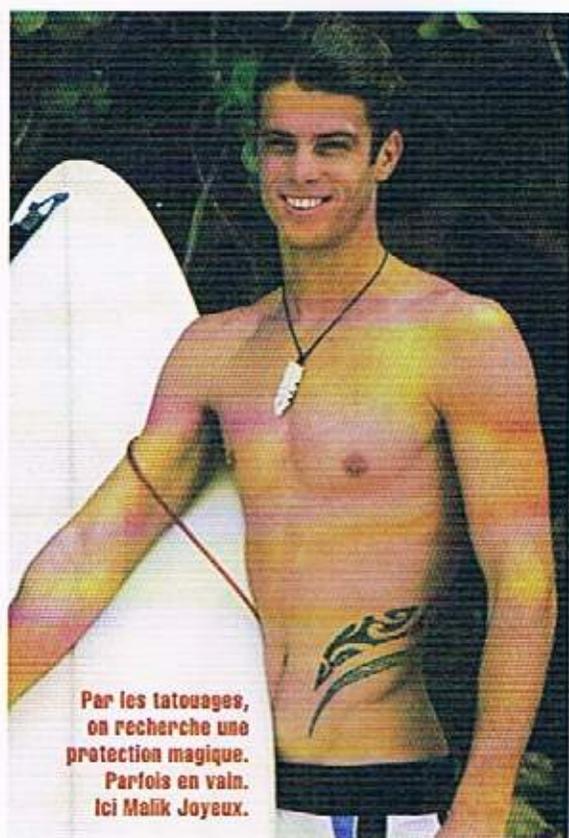
de façon symbolique par le biais de zébrures figurant des barbelés autour du biceps, une tête de mort, etc.

Des corps en trompe-l'œil

On pourrait multiplier à l'envi les exemples de sportifs qui ont désormais recours à ce mode d'expression. Mais interrogeons-nous plutôt sur les raisons de ce succès et, à travers elles, sur les principales fonctions du tatouage. Il s'agit tout d'abord d'être unique et donc reconnu. Derrière chacune de ces extravagances esthético-sportives, transparait ce besoin de s'extraire de la masse anonyme. On peut rattacher cela aux modes des coiffures iroquoises ou peroxydées que l'on retrouve notamment dans le football. Curieusement, cette



Maradona à la mode Tyson



Par les tatouages, on recherche une protection magique. Parfois en vain. Ici Malik Joyeux.



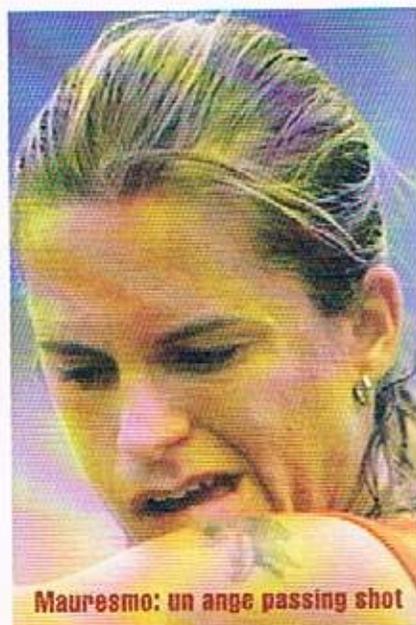
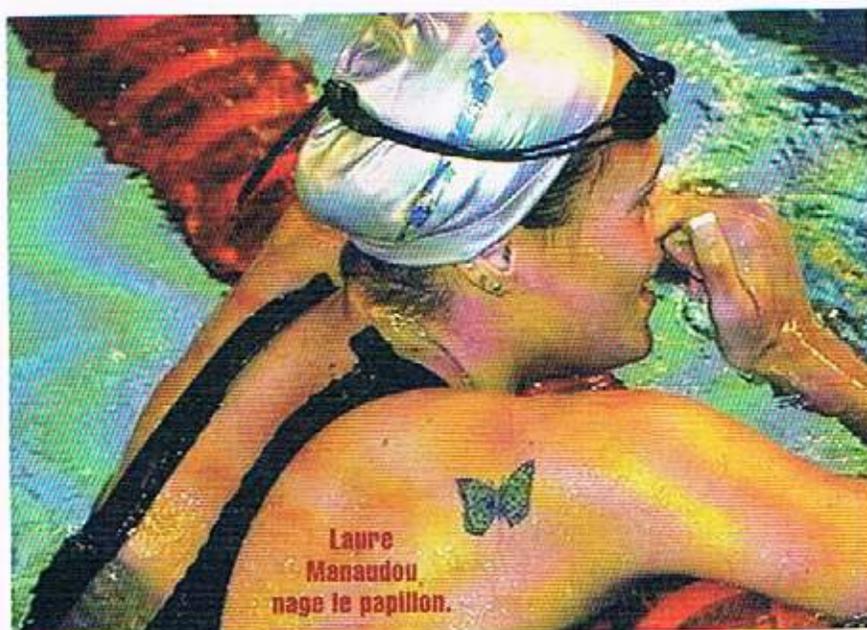
**Paolo Di Canio,
un chef de bande, dessiné**

quête d'originalité n'est plus de mise au moment de choisir les motifs, somme toute, assez similaires à ceux du reste de la population tatouée. Les styles sont plutôt redondants (3). De nombreux sportifs craquent ainsi pour le "tribal primitif" (Yannick Noah, Fabrice Bénéchou ou encore le surfeur Malik Joyeux, décédé récemment) ou le "tribal moderne" (arabesques). D'autres puisent dans le répertoire du "Oldschool" (dessins d'hirondelles, de dés enflammés ou de pin-ups comme pour Christophe Tiozzo) ou du "Oldschool newschool" (idem, avec davantage de dégradés). Le style "réaliste" propose des paysages, la représentation d'objets et de portraits, comme le "Che" de Maradona. Dans une option plus "littérale", on peut aussi écrire les noms,

prénoms, marques de véhicules ou sponsors, à l'instar du footballeur Gattuso et son "champion" sur l'avant-bras. Les "écritures étrangères" comme le japonais sont également très recherchées. Enfin, on parle parfois de motifs "biomécaniques" (mélange de machines et d'éléments organiques: véritable homme bionique); "floraux" (surtout des roses); "animaux" (surtout des serpents et des papillons, comme sur l'épaule de Laure Manaudou); "gothiques" (têtes de mort, sang, poignards comme pour le freerider Axel Pauperté); "humoristiques" (les Simpsons), "religieux" (croix, croissant, celtique, etc.), "ésotérique" (lutins, anges, sorcières, etc.), et enfin "orientaux" (carpes et lotus, yin et yang et des dragons, semblables à ceux de Chev-

chenko ou Benoît Z) (4). Les modèles liés au sport sont rarissimes: ballons, trophées brillent par leur absence sauf pour quelques basketteurs comme Nate Robinson. On en déduira que le sport comme activité professionnelle ne constitue pas un attrait essentiel au point d'être dessiné à même la peau. Et s'il arrive assez souvent qu'un athlète se présente à une compétition avec le

(*) Stéphane Héas est sociologue et enseignant-chercheur au Laboratoire d'Anthropologie et de Sociologie (LAS) des STAPS de l'Université de Rennes 2. Il est vice-président de la Société Française en Sciences Humaines sur la Peau (SFSHP). Il est également président de l'ARIS (Association de Recherches sur l'Individualisation Symbolique). Yannick Le Henafest est étudiant en Master 2, STAPS, membre du LAS, de la SFSHP et de l'ARIS.



drapeau de son pays et/ou le nom de son mécène bien visible sur le corps, il prend généralement le soin d'opter pour une méthode au henné ou une simple décalcomanie, plutôt que pour un dessin à l'encre indélébile. Une sage façon de tenir compte de la versatilité des accords marketing, voire des goûts humains pour telle ou telle autre pratique sportive. A part cela, il n'existe pas à proprement parler un style sportif. C'est tout juste si l'on peut dégager des sensibilités picturales en regard des différentes pratiques. Ainsi, les adeptes de la glisse se retrouvent facilement dans des motifs polynésiens ou maoris, souvent via des représentations marines ésotériques: raies mantas, vagues, dieu de la mer, etc. Tandis que, dans les sports de combat, les illustrations sont beaucoup moins abstraites. Là encore, on retrouve beaucoup d'animaux exprimant la force: taureaux, ours, dragons. Des formes humaines sont également représentées sous des traits guerriers: gladiateurs, soldats, etc. Ces motifs dessinent l'image d'un combattant moderne à la virilité exacerbée. Autre particularité de ces disciplines: le nombre important de "scripturaux" (tatouages sous forme écrite) alors qu'ils auraient tendance à disparaître dans le reste de la population. Ceux-ci prennent souvent la forme de maximes renvoyant à des choix de vie (ascétiques ou non) ou évoquent parfois la mémoire d'êtres chers.

L'encre magique

Au-delà de l'esthétisme du dessin et de sa signification, les tatouages ont aussi pour mission de révéler la maturité sexuelle du porteur. Ils marquent un passage vers

l'âge adulte. Quitte à braver des interdits, on manifeste ainsi sa capacité à disposer de son corps et par conséquent de sa vie. Bien sûr, l'âge légal du tatouage diffère selon les pays (*). Mais les interdits demeurent: on ne tatoue quasiment jamais les enfants. Deuxième fonction classique du tatouage, celle d'affirmer et de conforter l'appartenance à un groupe. Au cours de la saison 2006, les cinq majeurs de l'équipe de basket-ball des New York Knicks arboraient le même tatouage christique sur la face latérale du tibia gauche. Dans certaines sociétés, la quantité de dessins annonce le rang de la personne. En Polynésie par exemple, la multiplication des tatouages sur une même personne a constitué pendant des siècles un indicateur de reconnaissance sociale. Curieusement, on retrouve cette hiérarchie dans certaines communautés sportives comme celle des skieurs free-ride (5). Enfin, une troisième fonction sourd en filigrane: la recherche d'une protection face aux contingences de la vie (**). C'est particulièrement vrai pour les sportifs de haut niveau dont la carrière est souvent marquée (elle aussi) par des blessures, des accidents et une usure prématurée. Le tatouage s'inscrit alors dans un système de croyances profanes qui visent, *in fine*, à se rassurer, à se protéger ou, plus radicalement encore, participe à une véritable sotériologie (recherche du Salut). Ainsi, certains surfeurs choisissent de se faire tatouer une tortue, animal réputé pour sa longévité. D'autres recourent à des motifs magico-religieux comme la croix chrétienne que l'ex-basketteur Dennis Rodman arbore autour du nombril! Cette recherche de protection peut parfois trouver des

raisons plus pragmatiques. Ne dit-on pas que les marins américains se faisaient tatouer sur le dos le visage du Christ pour échapper à une éventuelle flagellation? Quel capitaine de vaisseau aurait osé fouetter une représentation aussi sacrée? Aujourd'hui encore, la croix reste un motif très évocateur que l'on retrouve notamment dans le dos du basketteur Mario Bennett qui fit les beaux jours des Chicago Bulls ou des Lakers de Los Angeles, en opposition à l'étoile sur le torse pour figurer son statut de star. Au passage, on notera d'ailleurs que l'affichage ostentatoire de signes religieux dans le monde sportif n'a pas fait l'objet de débats aussi virulents -c'est un euphémisme- que le port du voile à l'école en France par exemple ou celui du turban en Grande-Bretagne. Pourtant, les champions et les championnes n'hésitent pas à manifester leur foi au cours de leurs prestations sportives aux yeux de millions de personnes. Cette différence de traitement médiatique et plus largement politique révèle l'importance socioculturelle des sports dans nos sociétés modernes où certains comportements sont davantage tolérés qu'ailleurs. Là encore, c'est un euphémisme.

(*) En France, il existe un code qui observe (ou non) les professionnels. Certains pays comme les Pays-Bas, le Canada ou l'Espagne ont adopté une loi qui interdit les tatouages en dessous de 18 ans. Entre 16 ans et 18 ans, l'approbation des parents est obligatoire.

(**) Ce désir de protection trouve parfois des prolongements inattendus. Ainsi, le tatouage a pu fonctionner comme vaccin renforçant le système immunitaire de ces personnes qui auraient ainsi mieux réagi à la confrontation avec des microbes ou des virus.

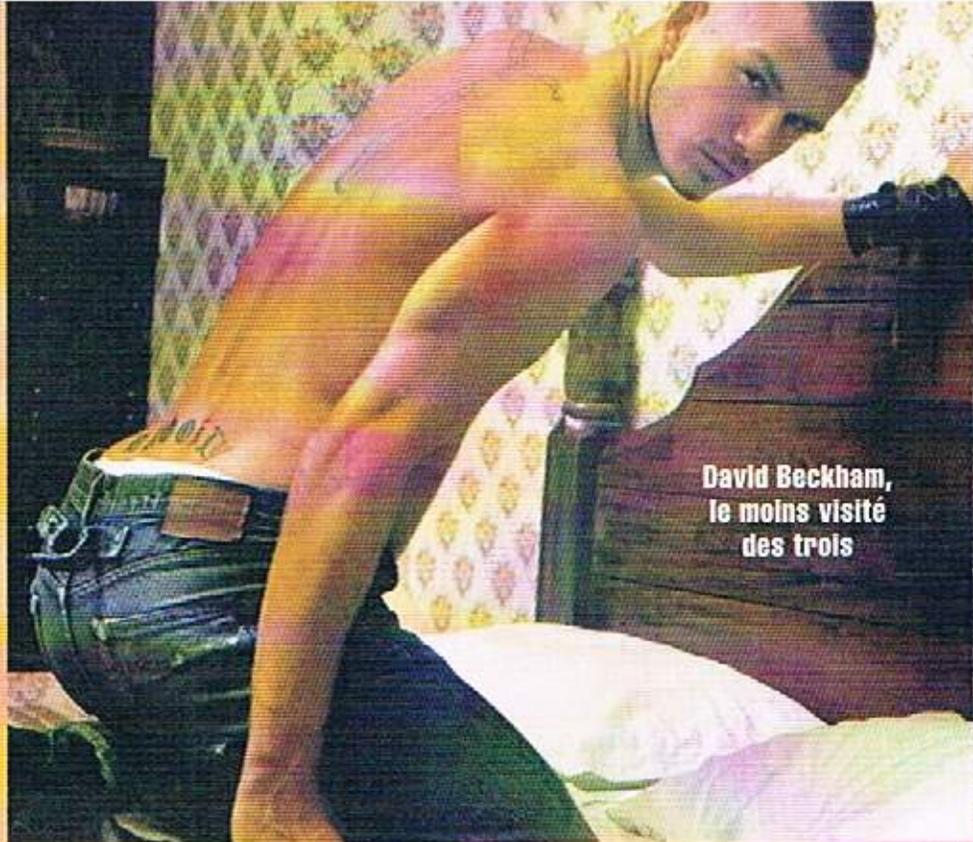
>> DES TATTOOS PARTOUT

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il n'est pas facile de recenser la place exacte du tatouage dans le sport. Ainsi, la part de joueurs tatoués en NBA varie, selon les estimations, entre 50 à 70% (1). Deux choses paraissent cependant assez évidentes: le phénomène est en augmentation rapide -il a doublé en dix ans- et les tatouages sont beaucoup plus nombreux dans la sphère sportive que dans la population générale où ils oscillent entre 15 et 20% selon des sources religieuses radicales assez peu fiables. Une autre étude réalisée en 2001 donnait une proportion de 23% de tatoués chez les étudiants américains (2).

En outre, les tatouages peuvent rester secrets et ne pas apparaître publiquement. Une analyse des photos publiées dans le quotidien sportif *L'Equipe* durant l'année 2004 relevait 2,5% de sportifs tatoués (1,6% en première page), ce qui représente une légère augmentation par rapport à l'année 1996 (1,9%). Le livre d'or de Sydney contient 3,5% de sportifs tatoués (3). *L'ouvrage Sydney Passion 2000* de l'Agence France Presse (AFP) présente, lui, cette particularité d'offrir presque autant de faux tatouages, en l'occurrence des décalcomanies apposées sur l'épaule représentant le drapeau national, que de véritables tattoos!

Tous les tatoués sportifs ne semblent d'ailleurs pas logés à la même enseigne. Certains sont manifestement plus souvent accompagnés de leurs bousilles (*) que les autres. Certaines disciplines aussi. On pense à la boxe (Tiozzo), au football (Cissé) ou au tennis (Mauresmo).

Les magazines spécialisés dans le basket-ball ou le surf offrent davantage et de manière plus régulière des tatoués à leurs



David Beckham, le moins visité des trois

lecteurs. Parfois même des entretiens sont menés pour livrer la signification de tel ou tel dessin. On remarque que ces sports sont également ceux où les représentants bénéficient d'un pouvoir important face à leurs institutions sportives de tutelle (4). La même remarque vaut sans doute pour la boxe et le tennis où des groupements, notamment des syndicats ou des associations représentatives (comme l'ATP), disposent d'un pouvoir de négociation important face aux sponsors, aux organisateurs d'événements, aux dirigeants ou aux entraîneurs.

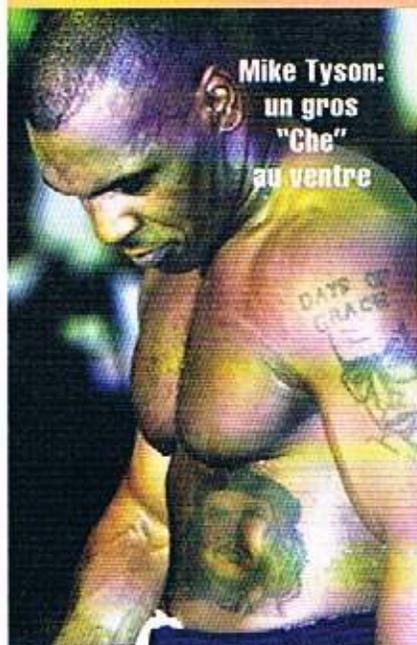
L'analyse des tatouages qui peut paraître anecdotique permet donc, à partir de ces indications concordantes, de souligner la

question de la liberté d'action des sportifs et des êtres humains en général au sein des organisations modernes. Enfin, on peut juger de la place des tatouages via les sites Internet spécialisés. *Tattoo-passion.com* propose un large éventail de photographies (5). Mais sur les 248 images, seulement 5 concernent des sportifs: Tyson (de loin le plus plébiscité des sportifs avec 10345 visites) devance Rodman (visité 1687 fois), Beckham (1314), Maradona (832) et Cantona (797). Un autre site élit depuis 2001 un palmarès des célébrités mondiales tatouées (6). En 2005, sur les 25 premières célébrités, seuls Beckham et Tyson appartiennent à la sphère sportive. Apprenez enfin que *Tatouage Magazine* a consacré 12% de ses articles aux sportifs entre 1997 à 2004. Il s'agissait principalement de boxeurs et de surfeurs, deux disciplines diamétralement opposées en termes de sensations mais qui trouvent manifestement dans le tatouage une thématique commune.

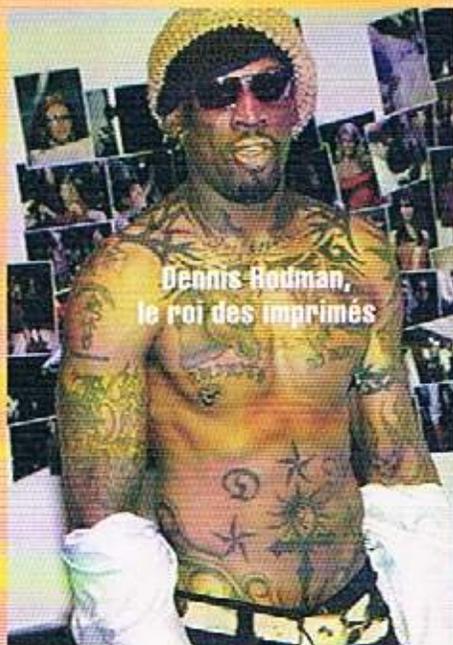
(*) Bousille est un synonyme de tatouage pour les initiés.

Références

- 1) 36 tattoos, par David Shields, October 16-22, 2002. www.villagevoice.com/generic/show_print.php?id=39208&page=shields&issue.
- 2) www.hc-sc.gc.ca/francais/vsv/mode/tatouage.htm.
- 3) *Sydney 2000: le livre d'or*, par Dominique Grimault, Ed. Solar.
- 4) *Introduction à la sociologie des sports*, par Bodin D., Héas S., 2002.
- 5) www.tattoo-passion.com
- 6) www.vanishingtattoo.com/top_25_tattooed_celebrities_2005.htm. Consulté le 31/03/2006.



Mike Tyson: un gros "Che" au ventre



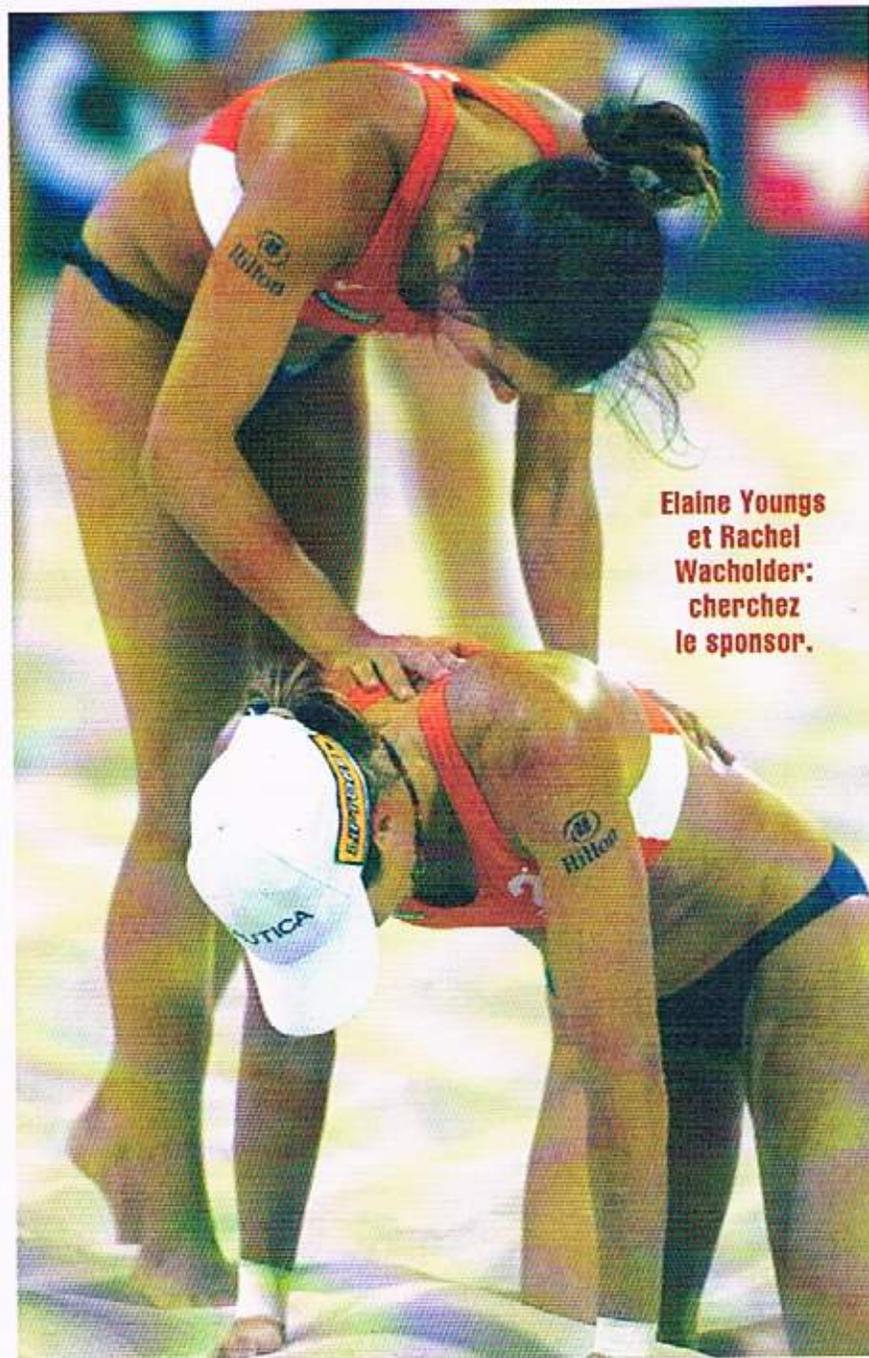
Dennis Rodman, le roi des imprimés

Dessine-moi un... Breton

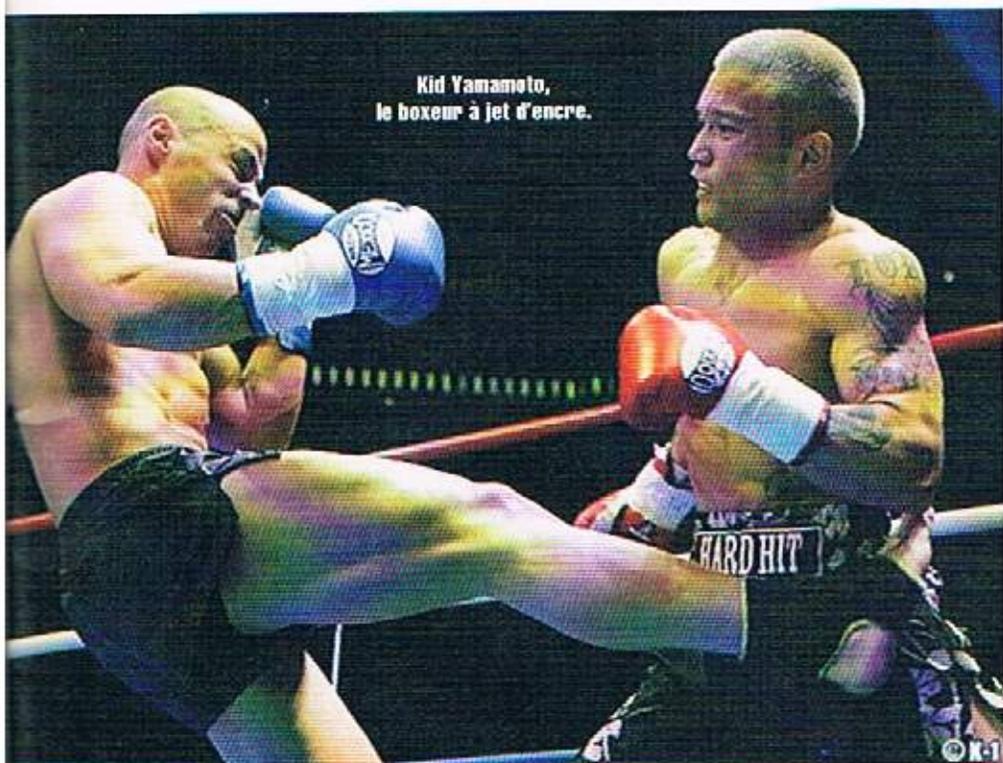
Les sportifs actuels ne sont évidemment pas les premiers à recourir aux tatouages par superstition ou pour se faire remarquer. Il semble même que tous les peuples de la Terre ont été adeptes des modifications corporelles comme l'indique notamment l'étymologie des mots "Scots" ("corps peints") ou Bretons (dont une des origines sémantiques serait "peint"). Le corps humain semble ne pas suffire: il exige une part de *décorum* supplantant sa nature. Il s'agirait même d'une particularité humaine. Par les parures, les rituels et

nombre d'autres actions sur le corps, "l'apparence humaine devient une forme de déclaration" (6). Evidemment, la signification symbolique de ces messages diffère selon les époques et les populations. Le tatouage s'est trouvé valorisé dans certaines cultures et dévalorisé dans d'autres. La Bible, par exemple, édicte clairement son refus de toute intervention visible et durable sur le corps humain. "Le respect de son intégrité est une forme essentielle de soumission aux décrets de Dieu: une fidélité à une création où il n'y a rien à ajouter ou à retrancher".(7) Globalement, un stéréotype négatif est appliqué aux tatoués. Le plus souvent des

hommes. Et lorsqu'il s'agissait de femmes, notamment les prostituées, le tatouage venait confirmer *de facto* l'appropriation masculine. Au final, les marques corporelles ont renvoyé et renvoient toujours aux liens existants entre des groupes sociaux aux intérêts divergents, voire opposés: les puissants portent largement le fer sur les populations soumises à leurs diktats: l'effraction dermique définitive (brûlure, tatouage) a constitué un marqueur punitif chez les esclaves en fuite, les vaincus, les étrangers coupables de sortilèges, les soldats fraudeurs, les déserteurs, les détenus ou les malades mentaux. Les tatoués de force réagissent en contournant les interdits ou en détournant les significations tégumentaires en y ajoutant, eux-mêmes, des inscriptions. Bien sûr, les sociétés humaines ne sont pas unanimes quand il s'agit d'appliquer des règles qui, elles-mêmes, varient sensiblement au cours du temps. Les relations de l'Occident envers ses colonies au XIX^e siècle ont pu encourager un encaissement de certains colons qui revenaient affublés de dessins exotiques. Plus près de nous, les expériences corporelles "primitives" sont mises en exergue par certains mouvements de Body Art: le tatouage et les nombreuses autres modifications corporelles sont censées bousculer les usages contemporains de l'ordre culturel et corporel établi. Il reste que la prolifération de ces altérations corporelles marque une rupture importante par rapport à une époque où elles étaient peu valorisées, condamnées, sinon totalement proscrites. Jusqu'à cette dernière décennie, le tatoué relevait le plus souvent d'une catégorie sociale dangereuse: il a pu être considéré comme un trait significatif de déviance sociale ou psychique. Dans le grand public, le tatouage continue d'ailleurs d'inspirer un sentiment de crainte. Des enquêtes ont démontré qu'il pouvait desservir son porteur lors d'un entretien d'embauche. Dans le sport, c'est presque l'inverse. Certains tatouages sont carrément instrumentalisés par les agents désireux d'accroître la valeur symbolique du porteur et, par conséquent, sa valeur marchande. Les publicitaires sont sensibles à ce jeu symbolique ainsi que le démontre la récente campagne publicitaire de Dolce&Gabbana®, spécialiste du vêtement, qui met en scène des footballeurs italiens "surpris" dans les vestiaires en simples sous-vêtements. Ils prennent alors des allures martiales, visages fermés... et tatouages en évidence, notamment pour Canavaro, Gattuso et Mutu.



**Elaine Youngs
et Rachel
Wacholder:
cherchez
le sponsor.**



Kid Yamamoto,
le boxeur à jet d'encre.



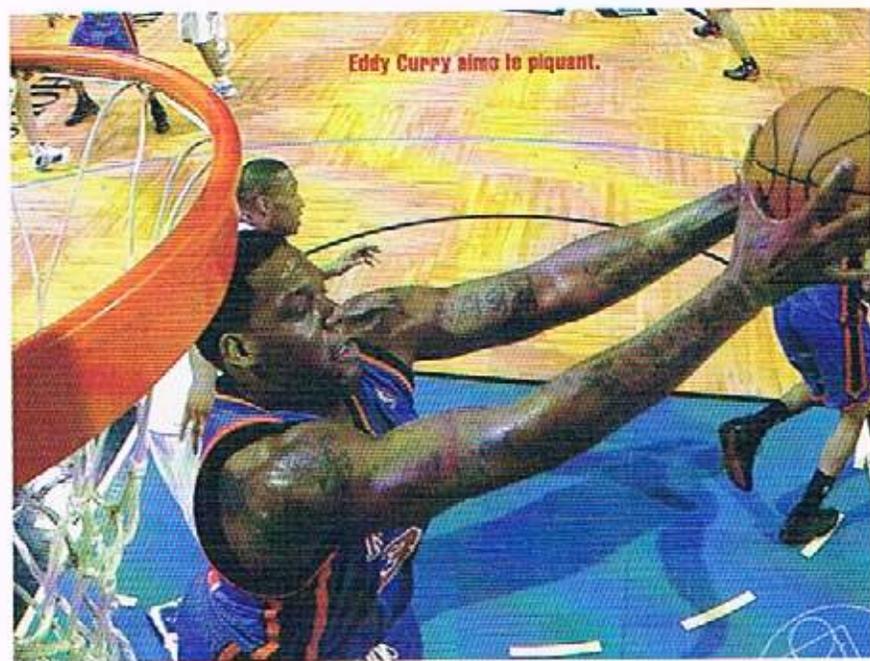
Yécossais Kenneth Anderson, soucieux de savoir si l'australien Benjamin McEachran respectera son signe de croix.

Ecce Homo: comprenez ma douleur

Aujourd'hui comme hier, le tatouage est plus qu'une simple marque tégumentaire. Autre chose que de l'encre injectée sous la peau. La peau tatouée représente une véritable autobiographie épidermique, un album personnel qui relate les expériences significatives, un étendard aux significations individuelles et collectives. Au-delà de la peau, le tatouage colore donc une relation entre les individus et les groupes. Cet acte valorise ou au contraire stigmatise les tatoués par le parfum d'interdit et l'esprit frondeur qui entourent encore aujourd'hui cette pratique. La marque reste un aimant pour le regard qui questionne son porteur à la fois sur le choix du motif et sur son rapport à la douleur. Car le tapotage qui permet la perforation de l'épiderme n'est pas indolore. La souffrance fait même partie intégrante de l'acte. Sans elle, le tatouage perdrait une part essentielle de son charme pour bon nombre de tatoués et de tatoueurs. David Beckham témoignait récemment qu'il ne détestait pas les sensations douloureuses lors des séances de tatouage. Était-ce une façon pour lui de contrebalancer une aura trop efféminée? Peut-être. En même temps, on est tenté de faire le parallèle avec la pratique sportive. Là aussi, la progression ne peut s'effectuer sans l'acceptation de douleurs aiguës ou davantage chroniques. Là aussi, elles sont considé-

rées comme normales. Les sportifs de l'élite mondiale peuvent même être considérés comme des spécialistes *es dolor*. Accepter d'avoir mal, se faire mal, et plus encore "*savoir se faire mal*" constituent des expériences utiles et nécessaires à la progression des performances. L'action de tatouer son corps qui pour beaucoup est devenu un véritable partenaire, participe, nous en faisons ici l'hypothèse, des espoirs compétitifs et des exigences corporelles de chacun. Est-ce un hasard si la décision de se faire tatouer se situe souvent lors

de périodes traumatiques: rééducation, convalescence, mais aussi relégation sur le banc de touche? D'autres fois, ce sont des considérations relationnelles extra-sportives, tout aussi délicates, qui entrent en ligne de compte: rupture conjugale, difficultés avec les parents, etc. La marque est conçue comme un rempart symbolique contre de nouvelles déconvenues. Ainsi, les deux premiers tatouages de Mike Tyson (le visage du Che et le prénom Mao) font suite à un séjour en prison qui l'a écarté des rings et écorné son image médiatique.



Eddy Curry aime le piquant.

Face aux péripéties de la vie en général et aux douleurs des sports en particulier, se faire tatouer apparaît donc comme un recours efficace. Dans les sports de combat, il devient même crucial: "Hey Poutan, champion charismatique de boxe thai, est fidèle aux traditions", lisait-on récemment dans un magazine spécialisé. "Il se protège des coups et puise sa force dans ses tatouages." (8) Un même processus magique concerne une triple championne du monde de Tai-chi. "Maryline a opté pour une seconde peau (...)

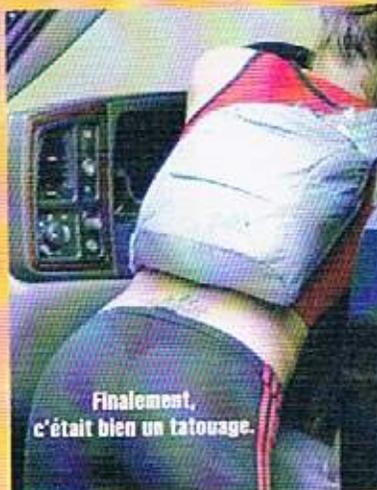
pour mieux se protéger des autres." (9) Dans son esprit, le tatouage devient véritablement un "chasse-démons" (sic). Beaucoup de ceux qui pratiquent des activités physiques extrêmes voient encore le tatouage comme un recours salutaire. L'ultimate fighting par exemple et les autres formes de combat libre constituent aujourd'hui de véritables bastions tatoués. La masculinité y est exacerbée par les coups violents portés, le sang qui gicle sur des corps rutilants. *Kombat*, un magazine spécialisé, pourrait presque concurrencer

les tribunes consacrées spécifiquement aux tattoos. En prenant en compte uniquement les photographies des combats, on s'aperçoit que près de la moitié présente un ou plusieurs combattants tatoués (78 sur 158) (10)! On retrouve là tous les stéréotypes du monde tatoué. Un Néo-zélandais, plusieurs fois champion du monde, Mark Hunt, surnommé "Samoan Monster" en raison de son tatouage sur l'épaule gauche; un Hawaïen, Juhn dit "Machine Gun"; ces Japonais dont les qualités de kamikazes ne font aucun doute (Kid Yamamoto, nouvelle étoile du K-1 arbore un serpent sur le bas-ventre et une inscription nipponne sur tout le bras gauche); un pseudo militaire intrépide tel Alessio Sakara exhibe un "Legionarius Roma" inscrit sur l'ensemble de son dos encadrant un glaive couronné de lauriers qui souligne sa colonne vertébrale, etc. La forte présence de tatoués dans ce type de pratique apparaît exemplaire d'un retournement du stigmate. Ces populations, largement dominées par ailleurs, "profitent" de la scène physique et sportive pour briller de mille feux. La frontière est mince entre un sportif tatoué, reconnu pour ses qualités physiques ou mentales, et l'exclusion possible à partir de ses tatouages. Depuis qu'il promeut régulièrement ses nouveaux tattoos, Beckham se trouvera considéré soit comme un hooligan soit, *a contrario*, comme un adepte de l'Art Nouveau (11).



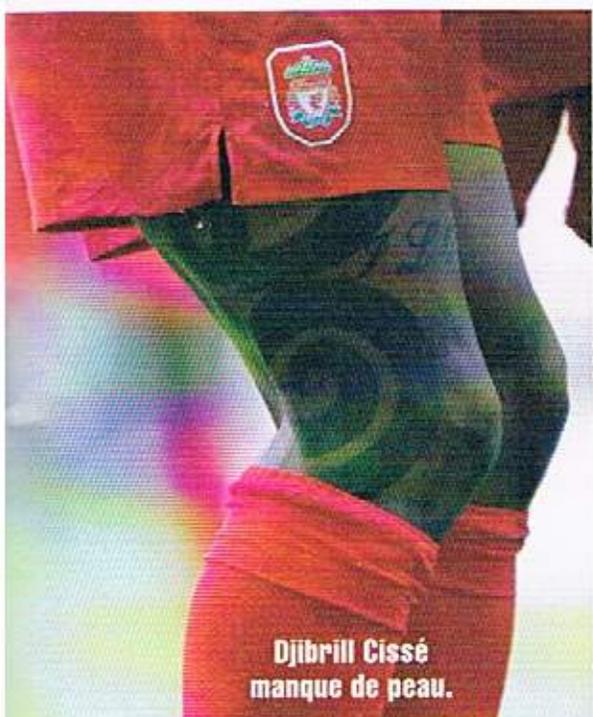
>> KOURNIKOVA TOURNICOTONS

Dans nos sociétés modernes, les sportifs constituent des puissants vecteurs de passion: leurs moindres faits et gestes sont analysés, leur bobologie surmédialisée, leurs performances décortiquées, leurs passe-temps valorisés, les corps surexposés et imités. Des sites Internet officiels ou non relatent sans discontinuer les bonheurs mais aussi les affres des conditions de vie de l'élite sportive. Chaque nouvelle coupe de cheveux de Beckham, Ronaldo et consorts, déclenche une vague de conquis dans les salons de coiffure. Aujourd'hui, les champions et les championnes sont épiés comme des stars de cinéma: leurs maladroites, leurs écarts de conduite sportive ou extra-sportive sont déclinés en photos et en commentaires infinis dans les chats et autres forums qui leur sont consacrés. Les marques corporelles des champions ne font pas défaut. Leurs corps surinvestis et musclés deviennent des modèles pour des milliers de jeunes. En 2004, au tournoi de Melbourne, le mystère d'un pansement dans le bas du dos chez une tennisswoman comme Anna Kournikova a fait couler beaucoup d'encre journalistique. Malgré le port d'une jupe taille basse, était-ce un indice inédit de pudeur? Un moyen de camoufler un motif particulièrement osé? Rien de tout cela! Selon la championne questionnée à ce sujet, il s'agissait d'une médication administrée localement. Preuve que le tatouage cristallise des attentes sociales importantes que la réalité désenchante souvent.

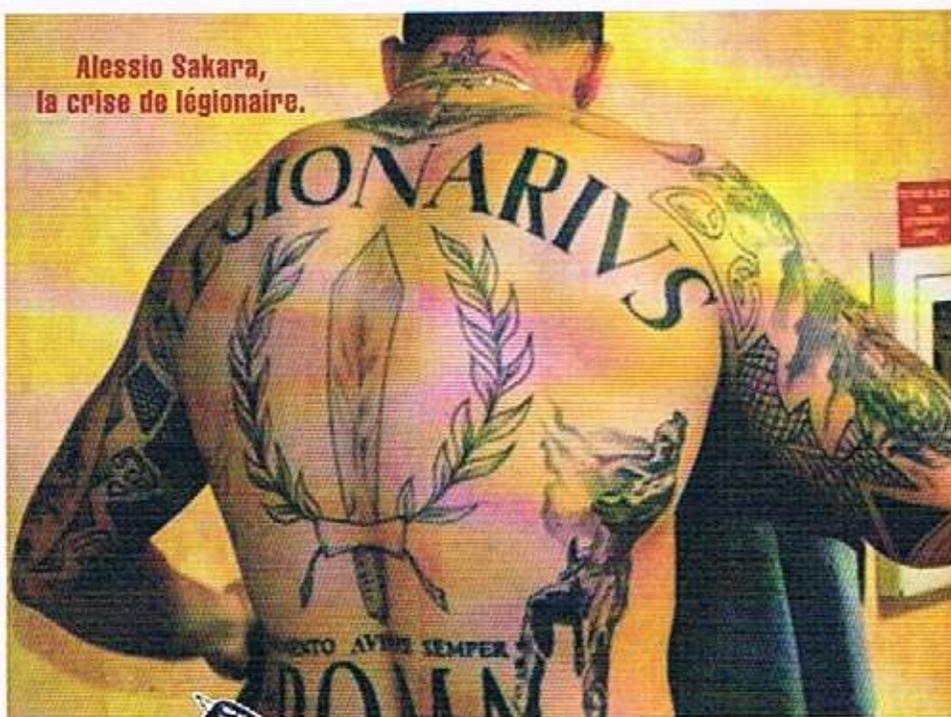


Les tatouages trop marquants?

Au bout du compte, on comprend que le tatouage est une forme radicale d'expression du soi qui permet l'impression sur son corps de moments-clé de sa vie. Un chapitre de son histoire que vient clore ou relater chaque nouvelle œuvre. Suite à son sacre WBC mi-lourds en 1995, le benjamin de la famille Tiozzo, Fabrice, s'enrichit d'un bracelet tribal au bras, avec un gant de boxe en médaillon, et l'inscription "champion du monde". Quatre ans auparavant, c'est un ours sur le torse qui vient illustrer son titre de champion de France, acquis contre Eric Nicoletta, un autre grand tatoué. Ces œuvres épidermiques rappellent à leur propriétaire comme à ceux qui sont amenés à les découvrir, l'histoire d'une vie, des souvenirs, bons ou mauvais. Elles parlent de lui et pour lui par l'entremise de symboles. Quand ce n'est pas tout simplement la ressemblance entre le champion et le dessin. L'ours de Fabrice Tiozzo semble lui correspondre "physiquement et mentale-



Djibrill Cissé
manque de peau.



Alessio Sakara,
la crise de légionnaire.

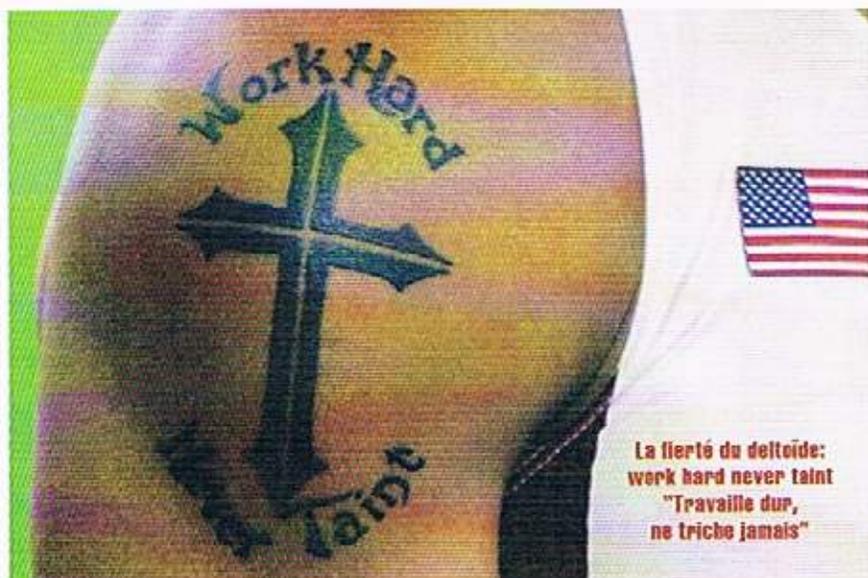
ment" suivant une grille de lecture physiognomonique fortement réductrice. Quant à Mario Bonnett, le lion qui orne son épaule n'est pas sans rappeler, pour les commentateurs sportifs notamment, son attitude sur le terrain. Le caractère temporaire de l'activité sportive, qu'elle soit en catégorie élite ou amateur, pose d'ailleurs des difficultés parfois insurmontables. Avec le temps, la marque sportive peut ne plus correspondre au mode de vie du tatoué. Différentes modulations sont observées alors. Les plus actifs surajoutent ("recouvrent" dans le jargon tatoué) des motifs pour noyer en quelque sorte la signification initiale dessinée à une période désormais révolue. Le surf devient

le tapis volant d'un lutin par exemple. Le ballon de basket, un soleil éclatant. Les déceptions sont aussi d'ordre sentimental. Récemment, le footballeur brésilien Ronaldo a fait transformer le "D" qu'il portait sur le poignet en hommage à son ex-fiancée Daniela, en "R" pour son fil Ronald. Dans certains cas, le recouvrement est impossible. Tel athlète floqué du symbole olympique (les cinq anneaux entrelacés suivis de la date: 2000) où il n'a pas particulièrement brillé peut difficilement maintenir sa peau en l'état! La marque devient rapidement obsolète. Ce regret potentiel du tatouage et/ou de son motif est devenu un véritable enjeu économique aujourd'hui (12). Très

souvent, on sort le laser pour effacer ces passages à l'acte considéré comme irréfléchi et les chirurgiens plastiques se frottent les mains. Quant aux spécialistes de la santé, ils mettent de plus en plus souvent en garde les personnes qui désiraient se faire tatouer. L'attrait pour la marque tégumentaire est parfois décrit comme un mimétisme infantile touchant les adolescents les plus influençables. Le tatouage est toujours porteur de signification. Même lorsqu'on tente de l'effacer!

Références

- (1) Skin game par Allen Barra Archive.salon.com/news/sports/col/barra/2001/03/21/tattoos.
- (2) In the Paint. Tattoos of the NBA and the Stories Behind Them, par Andrew Gottlieb, 2003. Only the strong Survive. The Odyssey of Allen Iverson, par Larry Platt, 2003.
- (3) Le monde contemporain du tatouage: une primitive modernité, par Noëlla Saulnier, 1997.
- (4) Signes d'identité. Tatouages, piercing et autres marques corporelles, par David Le Breton, 2002.
- (5) Sports à risque et marques corporelles identitaires: l'exemple du tatouage dans le freeride, par Héas S., Le Henaff Y., Bodin D., Robène L. (2006), Les Nouvelles Pratiques Dermatologiques, janvier, 25, supplément 1, pp. 17-21.
- (6) Corps décor. Nouveaux styles, nouvelles techniques, par Ted Pohlemus, 2004, p. 8.
- (7) Des visages. Essai d'anthropologie, par David Le Breton, 1992.
- (8) La star oubliée de la boxe thaï, par David Floch, Tatouage Magazine, n°38, avril, 2004.
- (9) Chasse-démons, par Ange Foata, Tatouage Magazine, n° 31, mars/avril, 2003.
- (10) Kombat, n° 24, mars 2006.
- (11) La Lettre du sport, n°325, 23 mai 2004.
- (12) The trouble with tattoos, par David Walter, Today English, December 2004, p. 30.



La fierté du deltoïde:
work hard never taint
"Travaille dur,
ne triche jamais"